Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 116

Artikel: Le coucou
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257572

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Certes, le ruban rouge justifiait pleinement le sobriquet de la Bravoure, et celui-ci le port du ruban rouge, mais...

Sous sa moustache furieusement tire-bouchonnée, le bonhomme fumait certaine grosse pipe, avec une satisfaction qui sentait fortement le vétéran vieilli sous le harnais ; cependant, il y en a bien d'autres qui fument délicieusement une bonne pipe sans avoir pour cela bouché la gueule des canons avec leur tête.

Toujours est il qu'on se sentait un brin de respect pour le vieux de la vieille, et qu'on était tenté de le saluer quand il passait devant la marmite de l'escouade.

Ce jour-là, le caporal n'y tint plus. L'énigme lui faisait horreur, il voulait pénétrer le secret du père Mathurin.

Quand celui-ci passa devant la marmite d'où montait l'odeur appétissante du bouillon, le caporal se leva.

— Hé ! hé ! monsieur la Bravoure, dit-il en montrant la marmite, nous plairait-il d'en goûter ? Ça vous rappellerait les anciens jours.

Le bonhomme s'arrêtera un peu surpris, et regarda le frichti d'un œil plus éloquent que la parole. Il répondit en se grattant l'oreille :

— Ma foi, voilà qui ne me ferait pas déplaisir, seulement un convive de plus, ça réduit la part de tous, et quand la pitance est maigre...

— Bah ! on n'y fera pas attention, un peu de plus, un peu de moins, ça ne nous empêchera pas de faire demain le coup de feu dans les taillis.

— Et puis, l'on peut arroser la gamelle avec une bouteille de vin, avança la bravoure, voilà qui rétablira l'équilibre.

— Parfaitement. Vive le père la Bravoure !

Le vétéran s'asseoit au bord du fossé, sous les sycomores qui répandent dans l'allée une ombre mêlée de soleil. Des hommes de corvée courent chercher quelques bouteilles chez un fermier voisin. Le repas commence, agrémenté par les réflexions du nouveau convive.

— Votre frichti est bon, les enfants ; de mon temps on faisait aussi de la fameuse gargote, mais enfin la vôtre est excellente. Ah ! les heureux jours que l'on passait dans cette fameuse 3e du 1er ! L'ennuyeux, c'était la marmite de l'escouade. Celle à quatre hommes était encore dans les cartons administratifs à cette époque ; le règne de l'unique marmite par escouade battait son plein. Non qu'on y fit du mauvais bouillon, loin de là ; seulement, il fallait la porter d'une étape à l'autre, et c'était à qui ne l'aurait pas sur le dos, vous comprenez ?

Les auditeurs comprenaient parfaitement, et chacun se demandait comment il aurait bien pu faire pour couper à cette corvée par trop supplémentaire.

De la soupe, il ne restait plus rien, les bouteilles étaient vides, un ancien tira de son sac un paquet de tabac et le présenta au père la Bravoure.

La bonne vieille grosse pipe fut bourrée jusqu'à la gauche, une allumette lui fit un chapeau de feu, les langues déliées par le jus de la grappe entamèrent quelques discussions.

Néanmoins, l'entrain manquait.

C'est qu'une langue se montrait passablement engourdie au gré de l'assistance, celle du père Mathurin.

Le vieux brave était là, les bras croisés, le chapeau de travers, les yeux sur la marmite renversée, béatement absorbé dans la fumée de sa pipe.

Il ne paraissait pas du tout disposé à raconter la fameuse aventure qui lui valait le ruban rouge.

La gamelle qu'il venait de manger en était cependant le prix bien compté.

Le caporal finit par rompre la glace.

— Monsieur la Bravoure, demanda-t-il, vous avez été officier, sans doute ?

— Officier ?

— Dame, il n'y a guère que les officiers qui aient la Croix.

— N'empêche que je n'ai jamais eu de galons sur les manches et que je porte quand même le ruban rouge.

— Voilà qui prouve suffisamment votre surnom. Mais alors, il vous a fallu accomplir quelque brillant fait d'arme. La Croix n'est pas donnée au simple soldat pour un coup de balai dans la cour du quartier, bigre.

— Certes non, et je crois pouvoir affirmer sans me donner des gants que la mienne n'a pas été volée.

Le vieux brave s'arrêta un instant à regarder les peupliers allonger leurs flèches sur un nuage cerclé d'or, comme pour chercher ses souvenirs dans le crépuscule ; puis il reprit, la voix vibrante, le geste large :

— C'était à l'assaut de Malakoff. La charge sonnait, nous escaladions les pentes sous une grêle de balles. Les camarades tombaient de tous côtés, on serrait les rangs, la rage au cœur. A cinquante mètres des retranchements ennemis, un coup de mitraille disloque la colonne : notre porte-drapeau se trouve isolé avec quelques soldats. Les Russes l'ont aperçu ; il est entouré, ses compagnons mordent la poussière, lui même s'abat, le crâne ouvert ; une main ennemie a saisi la hampe. Une clameur retentit dans nos rangs, on bondit, mais le feu des assiégés redouble, des vides se creusent, les plus braves hésitent... Alors la vision du pays natal passa devant mes yeux. Ma mère était là, et tous ceux que j'aimais. Ce drapeau c'était l'honneur de leur race, c'était la gloire de leur passé ; leurs regards et leurs gestes me le montraient, désespérés ; et la voix de ma mère, de ma mère surtout, implorait, dominant la mêlée : « Va, meurs s'il le faut, mais sauve-le ! » Je me suis élancé ; une ligne de feu parcourt les retranchements ennemis, les balles sifflent à mes oreilles ; mais je ne les entends plus ; mes pas se précipitent, ma baïonnette défonce des poitrines ; je couche d'un coup de crosse celui qui s'était emparé du drapeau ; et faisant flotter haut nos trois couleurs, couvert du sang qui gicle de mes blessures, saisi de la démence du carnage, je fais un bond vers les redoutes ennemies en criant : « A moi, ceux qui ont du cœur ! » Mon appel est entendu. Des camarades redressent la tête, m'aperçoivent. On se regarde, on s'appelle, un frisson d'héroïsme secoue les escouades, les officiers lèvent leur sabre, saisissent au collet ceux qui voudraient encore lâcher pied ; la colonne rompue se reforme, on se sent les coudes, on accourt sur mes pas au-devant des balles ; les assiégés sont abordés, culbutés ; et dans un cri de victoire sorti de toutes les bouches, je plante mon drapeau sur les redoutes.

Le lendemain, je portais un beau ruban rouge, tout neuf, sur ma capote usée.

Sylvain DÉGLANTINE.

---

pas à se trouver devant la maison de maître Jacob Mayermann...

V

Elle était facilement reconnaissable.

Dans ce quartier pauvre, elle se distinguait des autres par son perron élevé, surmonté d'une porte en vieux chêne admirablement sculpté.

Au-dessus de ce perron se trouvait une autre petite porte donnant accès dans le logis, car, ainsi que toutes les maisons des riches bourgeois d'Amsterdam, la porte principale était une sorte d'enseigne de luxe, et ne s'ouvrait que dans les grandes occasions.

Jusque là, Van Felst ne s'était pas demandé comment il ouvrirait cette porte.

Ce premier embarras le fit encore réfléchir :

— Reculer ?... Non !... Jamais !... Ils m'ont défié !... Allons !

Et il s'approcha, mit la main sur un loquet qui joua...

Par un hasard étrange, la porte n'était pas fermée à clef.

Elle s'ouvrit !...

Une sueur froide inonda le front de l'audacieux Van Felst, car derrière lui, la porte roula sinistrement sur ses gonds, avec un bruit semblable au dernier cri d'un agonisant, et se referma lourdement.

(A suivre.)

Le coucou

Le printemps ramène tous les ans la violette, le muguet, la primevère et le coucou. Dès que le froid est définitivement parti et que les matinées radieuses annoncent déjà les tiédeurs prochaines de l'été, ceux qui ont près de Paris le voisinage de quelque forêt peuvent entendre, entre 5 et 6 heures du matin, monter du bois la courte et mélancolique chanson du coucou.

Cette chanson n'a rien d'attrayant ; l'oiseau qui la dit passe pour un vilain oiseau, et cependant, en raison sans doute de la beauté et de la douceur des choses qu'elle accompagne, j'ai toujours éprouvé un véritable charme à entendre passer au milieu du silence des bois le chant lointain du coucou.

Ce que j'en dis n'est point pour réhabiliter ce triste chanteur. Il court sur son compte de vilaines histoires. Seul, dans le monde des oiseaux, le coucou est profondément indifférent à sa progéniture. Alors que dans une basse-cour la poule la plus disgraciée sous le rapport de la forme et du plumage se montre courageuse et touchante dès qu'elle a une couvée de poussins à conduire et à protéger, le coucou ne se préoccupe jamais de son nid et de ses petits. Il trouve plus commode de prendre le nid des autres, d'y déposer son œuf et de l'y abandonner.

Comme en général la présence d'un jeune coucou dans un nid est funeste aux autres oisillons, la légende attribuait la dépopulation du nid malchanceux à la mère de l'intrus qui revenait elle-même faire place nette ou à peu près pour son rejeton.

Mais la légende fait encore trop d'honneur aux sentiments maternels de la femelle du coucou. Elle est trop indifférente à l'avenir de sa postérité pour donner une pareille preuve de prévoyance qui, en dépit même de sa cruauté, attesterait du moins l'existence d'un instinct maternel.

Un naturaliste écossais, M. John Craig, qui s'est livré à de patientes recherches sur

les oiseaux d'Europe, a découvert que c'était le petit coucou lui même qui, âgé à peine d'un jour, arrive à jeter lui seul hors du nid qu'il a usurpé tous les œufs et tous les petits « frères de couvée qui peuvent le gêner. »

On ne voulait pas le croire, mais il a appelé à son aide un expert photographe, M. Millen, et tous deux, à force de patience et de sagacité, sont arrivés à fournir une démonstration matérielle et saisissante de la thèse du savant naturaliste.

Voici la manière dont ils ont opéré. Ils se mirent d'abord à la recherche d'un nid contenant un œuf de coucou. Ce nid trouvé, ils s'assurèrent du degré d'éclosion de la couvée, ce que M. Craig fit en cassant un des œufs. Ils cherchèrent alors aux alentours un autre nid d'oiseau de même espèce, pouvant contenir des œufs de la même date ou à peu près, et cette recherche est plus facile que celle du nid contenant l'œuf de coucou. Une fois qu'ils eurent mis la main sur les deux nids, il n'y eut plus qu'à les surveiller, en les visitant une fois au moins par jour. Un beau matin, ils ne trouvèrent plus dans l'un des deux nids que le jeune coucou, les autres oisillons ou œufs ayant été tous jetés par terre. Le photographe prit alors son poste d'opération et braqua l'objectif sur le petit coucou. Puis son compagnon alla dans l'autre nid quérir un des œufs qu'il enveloppa dans un morceau de laine pour le tenir à la chaleur du nid, et qu'avec précaution il plaça dans le premier nid, à côté du jeune coucou, lequel, ne l'oublions pas, est aveugle encore. Aussitôt, le petit coucou témoigne d'une véritable agitation et il se démène dans le nid en se servant de ses ailes sans plumes comme de vrais membres.

Sentant l'œuf, il se glisse dessous peu à peu, jusqu'au creux qu'il a dans le dos et qui semble fait exprès pour cet usage. Ce résultat obtenu, il gagne insensiblement le bord à l'arrière, puis, plantant ses deux pattes sur les côtés et appuyant sa tête au fond, il forme comme une sorte de trépied. Pendant tout ce temps, il a relevé légèrement ses deux embryons d'ailes pour maintenir l'œuf et l'empêcher de retomber dans le nid. Quand il eut opéré cette série de mouvements, il se trouva au niveau du bord. Il releva alors la tête et l'œuf roula de son dos en dehors du nid.

Pendant ce temps, les deux opérateurs eurent tout le loisir de prendre une série de clichés. Mais il fallait aller vite. Parfois, le jeune coucou ne prend que dix secondes pour cette opération, d'autres fois cela dure trente secondes.

En tous cas, MM. Craig et Millen ont admirablement réussi leur série de clichés qui, publiés dans le *Photographic monthly* ces jours derniers, ont fait la joie des ornithologistes anglais. C'était une démonstration sans réplique de la thèse de M. Craig.

L'article qui contient le récit de cette intéressante expérience nous fournit quelques données précises sur les débuts du coucou dans la vie. Jusqu'à son quatrième jour, il rejettera impitoyablement hors du nid où il règne par droit d'usurpation tous les œufs et tous les oisillons qu'il y aura autour de lui. Après ce quatrième jour et pendant une période qui ira jusqu'au neuvième jour, il ne s'occupera plus des œufs et n'expulsera que les oisillons. Enfin, après son neuvième jour, il y voit et n'expulse plus ni œufs ni oisillons.

Le don de la vue qui, chez les malfaiteurs de l'espèce humaine n'empêche point de commettre des crimes, arrête chez le jeune coucou sa funeste tendance au fratricide et à l'assassinat.

Mais c'est égal, depuis que je suis renseigné à fond sur les mœurs des jeunes coucous, j'ai moins de plaisir à entendre la chanson du coucou. Il me semble le voir occupé, tout en chantant, à chercher le malheureux nid où il déposera l'œuf de malheur duquel sortira le précoce assassin qui, avant même d'ouvrir les yeux à la lumière, aura sacrifié à son féroce égoïsme toute une innocente couvée d'oisillons.

L. Nemours-Godré.

Rats d'Hôtel

Les hôtels, et surtout les *palaces* où descendent les rois de l'or, sont depuis plusieurs mois le théâtre de vols spéciaux. Des individus, qu'on désigne sous le nom de rats d'hôtel — *souris* quand ce sont des femmes — filent des voyageurs dont ils ont le loisir d'étudier les ressources, les habitudes et le sommeil plus ou moins profond. Quand ils les « possèdent » et qu'ils sont parfaitement au courant des êtres de l'hôtel où ils opèrent et où ils sont eux-mêmes descendus, ils se glissent, la nuit, le long des couloirs, ouvrent, à l'aide d'instruments dont le plus perfectionnés a reçu le nom de *ouistiti*, les portes les mieux fermées et dépouillent leurs victimes de leur or, de leurs valeurs négociables et de leurs bijoux.

Les rats d'hôtel portent, pour opérer, les hommes un maillot noir, les femmes un tricot de laine noir, un jupon court noir et très collant et des sandales de feutre. Un voile noir couvre la tête. Le maillot étant très lisse et très collant leur permet d'échapper beaucoup plus facilement qu'avec des vêtements ordinaires à qui voudrait les saisir et les maintenir jusqu'à ce que le personnel de l'hôtel soit arrivé. De plus, si quelqu'un vient à passer, ils se dissimulent aisément dans l'ombre, et dans les chambres ils ne risquent pas d'être vus si le voyageur se réveille sans tourner le bouton électrique.

Pendant longtemps les rats d'hôtel ont joui de l'impunité : on ignorait leurs procédés. Leurs manières distinguées, leur conversation et leur genre de vie ne prêtaient à aucun soupçon. Ce n'est qu'à la longue qu'on a réuni assez d'indices contre quelques-uns d'entre eux. Enfin, il y a une quinzaine de jours, on en arrêta trois à San-Remo. Ils ont été identifiés ; ce sont les nommés Hyacinthe Canessa, né à Antibes en 1846, et se faisant passer pour un diplomate italien ; Henri Aguitton, né à Marseille en 1862, qui se disait secrétaire d'ambassade, et Marius Faudrin, né en 1880 à Marseille, qui prétendait être le fils d'un armateur italien.

Quelques jours après, on mettait la main, à Nice, sur une de leurs associées, dans les circonstances que voici :

Une femme encore très jolie et excessivement élégante, bien connue sur le littoral sous le nom de comtesse de Monteil, mais qui se faisait aussi parfois appeler comtesse de Manola, était descendue, à Nice, dans l'un des plus luxueux hôtels de la promenade des Anglais. En réalité elle s'appelle Amélie Condemine et est née à Mâcon d'une famille très honorable. Sa mère, âgée de plus de quatre-vingts ans, y habite encore. Son mari, avec lequel elle ne vit pas, mais qu'elle voyait assez souvent, se nomme P. Elle-même habite à Paris un appartement fort bien installé.

La fausse comtesse est très connue à la Sûreté générale où on la considère comme la plus habile « souris » du monde entier. Jusqu'à présent on n'avait pas pu arriver à la prendre, parce qu'elle séjourne peu dans les mêmes endroits, et qu'il était difficile de la suivre dans tous ses déplacements. Elle n'opérait d'ailleurs que lorsqu'une bonne occasion se présentait.

Dès que sa présence fut signalée à Nice, deux inspecteurs partirent et prirent quartier dans l'hôtel où elle avait retenu son logement.

Dans la nuit de vendredi à samedi, Amélie Condemine sortait de sa chambre ayant revêtu son complet de travail.

Arrivée devant la porte d'une chambre occupée par de riches étrangers en déplacement sur le littoral, Amélie Condemine sortit son « ouistiti » et commençait à ouvrir sans bruit la porte lorsque les deux inspecteurs surgirent tout à coup et l'arrêtèrent. Conduite au commissariat, elle commença par nier ; mais on lui montra le résultat de la perquisition qui avait été opérée dans sa chambre, et dès lors elle cessa de répondre aux questions qu'on lui posait.

Cette perquisition avait amené la découverte de tout l'attirail nécessaire aux « rats d'hôtel », ainsi qu'une liste d'hôtels avec le plan des chambres. De plus, la police avait saisi de nombreux et très beaux bijoux et une somme de 4,000 francs.

On a des raisons de croire que la fausse comtesse était le chef d'une bande parfaitement organisée. Et elle était en relations avec l'un tout au moins des trois « rats d'hôtel » arrêtés dernièrement à San-Remo.

A son domicile à Paris, l'arrestation de la pseudo-comtesse a causé la plus vive émotion, car elle y jouissait d'une réputation parfaite. La bonne qui était à son service depuis sept ans a été stupéfiée en apprenant que Mme de Monteil n'était qu'une voleuse et une aventurière. Tout le quartier était persuadé qu'elle appartenait à la société la meilleure. Sa vie était des plus régulières. Elle ne sortait jamais le soir.

En revanche, la police savait que la fausse comtesse fréquentait à Paris la plupart des cercles mixtes dans lesquels des descentes ont été faites ces temps derniers, et elle a de plus acquis des preuves que les trois « rats d'hôtel » arrêtés à San-Remo étaient en relation avec cette dame.

Le passage de cette aventurière était signalé depuis longtemps dans toutes les grandes villes d'eaux : Aix, Vichy, etc., ainsi que sur la Côte d'Azur. On va rechercher maintenant si une partie des nombreux vols commis dans les hôtels de ces stations ne l'ont pas été par Amélie Condemine ou par ses complices. Mais on ne pourra avoir de preuves formelles que si les bijoux dérobés sont reconnus par les victimes.

Amélie Condemine a demandé à être assistée de Me Silvy du barreau de Paris, qui plaida pour elle lors de son procès en séparation, qui remonte à quinze ans.

Menus propos

Le téléphone automatique. — C'est une combinaison du téléphone et du phonographe, et qui rend des services spéciaux